

# S P H È R E S



– 1 –

## M É T A M O R P H O S E S E T B O U L E V E R S E M E N T S

J O U R N É E S D ' É T U D E

1 2 - 1 3 A V R I L 2 0 1 2

I D E N T I T É S C U L T U R E L L E S T E X T E S E T T H É Â T R A L I T É E A 4 2 7 7

U N I V E R S I T É D ' A V I G N O N E T D E S P A Y S D E V A U C L U S E

## Gangs maori, métamorphoses tribales et bouleversements sociaux : une approche non-téléologique

Grégory Albisson

### Résumé

L'exode rural massif des Maori<sup>1</sup> suivant la seconde guerre mondiale a bouleversé le paysage socioculturel néo-zélandais. Cet article présente les enjeux de la recherche sur les gangs maori de Nouvelle-Zélande et analyse les effets que produisent la lecture dominante du phénomène comme la métamorphose de structures tribales transposées dans un contexte urbain.

### Introduction

La problématique du bouleversement et de la métamorphose est au cœur de la question de l'origine des gangs maori de Nouvelle-Zélande. Elle pourrait gloser en ces quelques questions : « À qui, ou quoi, doit-on leur émergence ? À l'histoire ou à ses acteurs ? » « Sont-ils le produit de bouleversements socio-historiques qui entraînent la métamorphose des structures tribales précoloniales ? » Plus simplement, est-ce la « faute » de la colonisation, de l'économie, du racisme institutionnel, des *Pakeha* (termes maori désignant les Européens), des Maori, ou encore des membres de gangs eux-mêmes ?

Il s'agit bien entendu d'écarter la dernière option pour ne pas se laisser aller à la tautologie cynique qui voudrait que les gangs soient entièrement responsables de leur propre condition d'émergence. L'autre piège serait de prendre le problème à rebours en réduisant le membre de gang à la position de rouage dans une inexorable causalité mécanique. Il apparaît très vite que lorsque le

---

<sup>1</sup> La langue maori n'appose pas de « s » final à la forme plurielle de ses noms et de ses adjectifs. De nombreux intellectuels et activistes maori sont sensibles à la question, et plus particulièrement depuis l'épisode de la *Maori Renaissance* des années 1970, mouvement de revendications politiques et culturelles visant à récupérer les terres spoliées lors de la colonisation, à exercer le droit de s'autodéterminer et à revigorer les traditions et la langue qui risquaient de tomber en désuétude. Nous écrirons à cet égard « les Maori » comme « les *Pakeha* » (terme désignant les Européens que nous rencontrerons par la suite). En revanche, nous resterons fidèles aux propos des auteurs cités en ajoutant la marque plurielle ou non selon leurs choix.

gang est perçu comme responsable, il devient coupable de ses actes et qu'à partir du moment où il est perçu comme le produit des déterminismes sociaux et des injustices de l'histoire, il devient victime. La difficulté supplémentaire consiste à ne pas – pour reprendre François Laruelle – condamner les membres de gang à une « double peine » : la première empirique ou factuelle, répétée dans un second temps au niveau d'une théorie qui, en ne voyant que la toute puissance des conditions économiques et matérielles, priverait dès lors le sujet d'un minimum d'autodétermination.

Plutôt que de résoudre dialectiquement cette tension, cet article propose d'utiliser les travaux menés sur les gangs maori comme matériau pour mieux révéler les présupposés qui organisent les analyses de ces gangs. Ceci devrait nous permettre de remodeler certains problèmes posés par la théorisation du phénomène et plus particulièrement ceux présentés par l'essentialisation du Maori, où le gang ne devient que la transformation – ou mieux encore la transposition – de son bellicisme en milieu urbain. Bien entendu, afin de pouvoir mieux se repérer, une brève contextualisation s'impose. Mais avant cela, une définition précise des termes clés de métamorphose et de bouleversement sera tout aussi nécessaire.

On appelle *morphose* – soit étymologiquement, « action de donner forme » – le développement ou la transformation d'un organe ou d'une structure organique.<sup>2</sup> Le préfixe *méta* traduit les concepts de réflexion et d'au-delà. En toute rigueur, une métamorphose est alors une *morphose de morphose*. On parlera de métamorphose pour tout changement de forme ou de structure d'un objet x. Toute personne peut se dire bouleversée. En revanche l'énoncé « je me bouleverse » pose problème. La notion de bouleversement présuppose donc un opérateur externe, tandis que la métamorphose, indépendante de tout rapport, s'autorise d'elle-même : voilà peut-être une distinction fondamentale, si tant est que l'on s'intéresse encore à démêler un nœud de conditions objectives et subjectives.

---

<sup>2</sup> D'après la définition du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales :  
< <http://www.cnrtl.fr/definition/-morphose> >. Dernière consultation le 10 janvier 2013.

## Un bouleversement démographique

L'expression « gang de rue » n'induit pas en erreur : pour que le phénomène apparaisse, un contexte urbain est requis.<sup>3</sup> Les gangs maori sont apparus à la suite de l'exode rural massif qui a suivi la seconde guerre mondiale. Si près de 75% de la population maorie vivait encore dans un milieu rural traditionnel en 1945, trois décennies plus tard plus de 70% des Maori s'étaient installés dans les villes.<sup>4</sup> En 1996, 81% des Maori étaient devenus citoyens. Le gouvernement comptait alors sur deux stratégies pour assurer l'assimilation des migrants, avec en premier lieu une politique de logement appelée *pepper potting* qui consistait à intercaler familles européennes et maori pour que ces dernières se métamorphosent en « *Pakehas* à la peau brune » (*brown face Pakehas*).

Ce bouleversement allait de pair avec la prolétarianisation, voire de la sous-prolétarianisation, des Maori. Sans diplôme, les Maori n'avaient en effet que leur force de travail à vendre dans les abattoirs, les usines de congélation et autres manufactures qui avaient besoin de main d'œuvre. Comme le souligne l'historien néo-zélandais Michael King, en 1951, 3,6% des salariés maori gagnaient au moins 700 livres, face à 18,6% d'Européens et Asiatiques. Cinq ans plus tard, 6,56% des travailleurs maori occupaient un poste de cadre ou avaient une fonction administrative, contre 26,69% de non-Maori.<sup>5</sup>

De leur côté, les enfants et jeunes adultes composaient la majorité de la population maori. Notons à cet égard qu'en 1951, 57% des Maori étaient âgés de 20 ans ou moins. La scolarité était obligatoire pour les plus jeunes. Qui plus est, l'école était vue comme l'autre point névralgique de l'incorporation des Maori à l'édifice social néo-zélandais. Jack Hunn, secrétaire des Affaires maori la surnommait même la « pépinière de l'intégration ». L'institution avait cependant bien peu de sens aux yeux de ces jeunes citoyens et de leurs parents. Le mode d'éducation maori consistait en effet à explorer librement l'espace environnant, soit les quartiers ouvriers déjà investis par les bandes d'Européens. Comme l'explique à juste titre Harry Tam :

Nous conviendrons ensemble que les gangs en Nouvelle-Zélande ne sont pas une construction maorie, il s'agit d'une influence étrangère qui a d'abord été rejetée par les Maori avant d'être totalement acceptée.<sup>6</sup>

<sup>3</sup> Il existe également des gangs dits « ruraux » qui évoluent dans des petites bourgades. Néanmoins ces derniers sont davantage le produit d'une prolifération, que l'on pourrait qualifier de « culturelle » – véhiculée dans les films, disques, ou par la médiation des réseaux sociaux ou des journaux télévisés – qu'un phénomène endémique.

<sup>4</sup> Voir R. Walker, *Ka Whawhai Tonu Matou, Struggle Without End*. Auckland, N.Z. : Penguin Books, 2004, p.312.

<sup>5</sup> M. King, *The Penguin History of New Zealand*. Auckland, N.Z. : Penguin Books, 2003, p.476.

<sup>6</sup> Harry Tam est affilié au gang *Mongrel Mob* depuis 40 ans et travaille actuellement au ministère du Développement Maori en tant qu'analyste politique et médiateur entre le gouvernement et les gangs. Plusieurs entretiens ont été menés

Si le présent contexte ne permet pas d'explorer intégralement le rôle qu'a pu jouer la culture rock'n'roll et rebelle des films tels que *La fureur de vivre* de Nicholas Ray (*Rebel Without a Cause*, 1955), retenons néanmoins que bien des jeunes Néo-Zélandais furent effectivement influencés par la production musicale américaine et les modes de vie associés.<sup>7</sup> Ainsi, la première section des *Hells Angels*, célèbre club de *bikers*, vit le jour hors de Californie. Le club fut fondé à San Bernadino, à l'est de Los Angeles en 1948. En 1961, des *Pakeha* inauguraient à Auckland la premier « chapitre » – selon le jargon des clubs – des *Angels* néo-zélandais. Leur arrivée allait complètement changer les codes et l'organisation des gangs nationaux. Les grosses cylindrées ne furent pas tant l'objet de convoitise que le « patch » cousu au dos de leur veste en jean ou en cuir qui attestait l'affiliation du membre. Les Maori qui – dans un souci de solidarité mutuelle ou à des fins récréatives – avaient déjà commencé à se rassembler dans des groupes d'amis qu'ils appelaient volontiers « leur gang » (terme alors dépourvu de toute charge négative) se mirent à imiter les groupes « patchés ».<sup>8</sup>

## Métamorphose et néotribalisme

Les *Hells Angels* et autres clubs de motards s'étaient créés leur propre espace et aimaient provoquer en arborant notamment des croix gammées. Les gangs maori les copièrent en apportant leur « trait d'essence ». Alors qu'ici, le concept essence est entendu au sens de François Laruelle, c'est-à-dire la condition minimale pour qu'un objet soit immédiatement identifiable et pensable comme tel, les gangs ont trop souvent été vus comme la seule manifestation d'une essence maorie figée. Cette même essence ne ferait que s'actualiser inlassablement et son mode d'apparition se métamorphoserait tout juste au gré des conditions empiriques. Tel est le présupposé des analyses

---

avec Harry Tam et plusieurs courriels furent échangés. Cette déclaration date du 25 octobre 2011 : « *I would concur with you that gangs in New Zealand are not a Māori construct, they are essentially foreign influences that was initially rejected and then adopted by Maori.* »

<sup>7</sup> Par exemple, les recettes des ventes de disques américains sont passées de 18 millions de dollars néo-zélandais entre 1931 et 1951 à 640 millions en 1961 pour atteindre les 1744 millions dix ans plus tard.

Voir D. Harker, *One for the Money*. London : Hutchinson, 1980, cité dans : G. Newbold, *Crime and Deviance*, Oxford University Press, 1992, p.100. Les nouvelles recrues d'aujourd'hui ne sont plus rockeurs, ils sont rappeurs. Hier encore, ils écoutaient du reggae. Au fil des générations, les membres de gang apportent le vocabulaire et la tenue vestimentaire liés à la musique en question.

<sup>8</sup> J. Metge, *A New Maori Migration, Rural and Northern Relations in Northern New Zealand*. Melbourne, University of London : The Athlone Press, 1964, p.195.

exposant que le gang s'inscrit dans le prolongement d'une *maoritanga*<sup>9</sup> et d'un bellicisme donnés *a priori*.

Pourtant, si de nombreux jeunes Maori se tournèrent vers les gangs, c'était non seulement pour rompre avec la société *pakeha* qu'ils rejetaient, mais aussi se distinguer de la culture traditionnelle maori qui ne les intéressaient pas ou qu'ils connaissaient peu. Bruno Tuhoe Isaac, ancien représentant du gang *Mongrel Mob*, écrit dans son autobiographie :

Être Maori ne voulait rien dire pour nous même si la majorité d'entre nous l'était ; la seule culture qui valait quelque chose pour nous était la culture de *Mongrel Mob*. Le patch remplaçait toute dimension ethnique ou culturelle. On ne parlait jamais le reo (la langue maori) ou ne faisait pas de hongis (salutations en appuyant son nez contre un autre) entre les murs du quartier général du gang. Il fallait que tous ces « trucs de Maori » restent au marae ou bien là où ces rites étaient normalement pratiqués.<sup>10</sup>

Bien entendu, les gangs européens des années 1950 inquiétaient l'opinion publique et avaient donné lieu à des rapports gouvernementaux. De même, l'accoutrement des clubs de *bikers* ainsi que leur goût prononcé pour les bagarres – et surtout la provocation – créèrent un certain malaise. Néanmoins, la présence de motards arborant des croix gammées pour choquer dérangeait, bien qu'elle n'ait pas suscité la même incompréhension que l'arrivée de gangs maori lançant des *Sieg Heil* avec parfois un casque militaire nazi. Que se passait-il ? Comment des Maori pouvaient-ils exhiber des symboles de suprématie blanche en connaissance de cause ? Les jeunes Maori s'étaient-ils métamorphosés ?

Ce qui gênait tant est que le Maori n'était plus adéquat à son essence – telle qu'elle avait été postulée – mais aussi que l'émergence de groupes bien plus violents que leurs prédécesseurs européens transformaient la ville en théâtre d'affrontement, faisaient des Néo-Zélandaises des objets sexuels pour assouvir leurs besoins, raillaient l'État au point de pas reconnaître son « monopole de la violence légitime » et détournaient les institutions européennes en transformant les maisons de correction en « école des gladiateurs » (expression empruntée à Sonny Fatupaito, affilié de longue date à *Mongrel Mob*) où un séjour en milieu carcéral faisait partie intégrante de l'apprentissage du membre qui devait sortir « grandi » – aux yeux de ses confrères – de cette expérience.

<sup>9</sup> Le terme indigène *maoritanga* désigne tout ce qui a trait à la culture et au mode de vie maori. On pourrait presque le transcrire avec le néologisme « *maorital* », soit ce qui est relatif au maori.

<sup>10</sup> Un *marae* est à la fois un lieu de culte et un oratoire où les cérémonies de bienvenue, grands repas et autres activités culturelles se déroulent. Chaque tribu possédait son *marae* mais avec l'exode rural, les Maori furent amenés à construire des *marae* en ville et à les partager avec d'autres tribus. « *Being Maori meant nothing to us even though the majority were Maori ; the only culture worth to us was Mob culture. The patch replaced all ethnic or cultural dimensions. You never spoke the reo (Maori language), or performed a hongis (greeting by pressing noses) within the confines of the gang pad in my time. All that "Maori stuff" was to be left on the marae or wherever it was normally lived out* ».

Si l'observateur externe qui tend à associer la Nouvelle-Zélande à un paradis pastoral ne cache pas sa surprise en découvrant que le pays abrite de tels gangs, l'irruption de ces groupes bouleversa encore plus les Néo-Zélandais. Des gangs tels que *Black Power*, *The Stormtroopers*, *The Mongrel Mob*, *The Nomads*, entraînent en contradiction radicale avec l'idéal d'harmonie sociale et culturelle au fondement de la vie socio-symbolique nationale. Une telle incursion fut donc d'abord vécue comme un traumatisme contingent, une intrusion malencontreuse, qui n'avait rien à faire dans « le propre pays de Dieu ». <sup>11</sup> Or, en se répétant, les actes de violences n'avaient plus rien d'un fait isolé. D'abord rejetés comme un phénomène transitoire, marginal et venu d'ailleurs, les gangs attiraient de plus en plus l'attention, au point de passer pour une menace des plus sérieuses à l'ordre socioculturel néo-zélandais. <sup>12</sup> En 1979, leurs méfaits rythmaient l'actualité nationale et se sont retrouvés intégrés dans l'ordre symbolique en étant perçus comme un résultat inévitable. Il devenait dès lors possible de comprendre, de produire du sens et de théoriser. Défendre les causes historico-sociales qui ont entraîné le phénomène comme les rejeter en bloc en les considérant comme des excuses, remonter aux sources précoloniales ou les considérer comme un fantasme sont autant de moyens pour continuer à produire du sens là où la réalité semblait se désagréger : « On n'arrête pas la chaîne signifiante » aimait répéter Lacan, d'où cette hyperactivité analytique dans la presse néo-zélandaise de la fin des années 1970 et du début des années 1980. Journalistes comme universitaires soumettaient leurs analyses pour que le gang trouve sa place dans l'horizon symbolique.

La pensée par analogie triompha : parce que le concept de gang peut facilement être assimilé à celui de tribalisme, que les rivalités entre bandes rappellent querelles intertribales, ou que le leader du groupe ressemble au chef tribal, les gangs – qui voulaient pourtant rompre avec la tradition – devenait la vérité refoulée de la *maoritanga*, analyse encore valable de nos jours. À cet égard, le criminologue néo-zélandais Greg Newbold affirmait dans un documentaire sur les gangs néo-zélandais intitulé *New Zealand – A Gangsta's Paradise* (2007) :

Ces gangs importants, tels que Black Power et The Mongrel Mob, ressemblent à s'y méprendre aux anciennes tribus. Et leur manière de se faire la guerre, tout simplement parce qu'ils portent un drapeau différent est homologue aux coutumes belliqueuses des tribus maories du passé. <sup>13</sup>

<sup>11</sup> Le Premier ministre John Seddon (1845-1906) avait surnommé la Nouvelle-Zélande « *God's own country* » en référence à la beauté des paysages mais surtout au pseudo-paradis social d'une île sans classe et sans troubles raciaux.

<sup>12</sup> Il suffit de regarder le titre de la presse à cette période : « Race War Warning », (*The Evening Post*, 22 janvier 1979), « Racial Tension Rising Says Maori Leader », (*The New Zealand Herald*, 26 juin 1979), « Public Demanding Action on Gang Violence Problem » (13 août 1979, *The Otago Daily Times*), « Gang member shot after chant of 'kill' », (*The Evening Post*, 31 août 1979).

<sup>13</sup> « *These big gangs, the Black Power and the Mongrel Mob, are very much like the old Maori tribes. And the way they fight, the way they war with one another simply because you belong to a different banner is just the way the Maori*

## Le passé défait

Un an plus tard, le criminologue ne se contentait pas d'effectuer la navette entre le passé et le présent, la ressemblance entre les tribus précoloniales et les gangs était posée comme ce que la *maoritanga* a « toujours-déjà » été : « Ils [les gangs] se caractérisent vraiment par ce concept d'agressivité, d'effronterie, de courage et de belligérance qui sont des traits généraux de la culture maori ». <sup>14</sup> Ce même primat sur le contexte socioéconomique se retrouve chaque fois qu'une essence, affirmée ou présumée, intervient. Dès lors, la configuration sociohistorique censée rendre compte d'un phénomène devient secondaire. Plutôt que de contextualiser le gang pour expliquer son émergence, le contexte urbain devenait un prétexte pour que le bellicisme maori s'exprime. On passe ici du best-seller d'Alan Duff, *Once Were Warriors*, <sup>15</sup> à *L'âme des guerriers*. Alors que le titre original du roman au sujet du Maori urbain renvoie à des temps passés, la version française – dans son titre – accompagne le guerrier dans une sphère éternelle.

S'indigner face à la réduction de l'autre dans des propriétés fossilisées ne suffit bien entendu pas à appréhender le phénomène. De plus, les membres de gangs des tout premiers jours ont fini par croire à ce type d'analyse. Interrogés leurs parcours, ils déclarent à l'unanimité qu'ils ne savaient pas trop ce qu'ils faisaient, qu'ils avaient un proche « patché » et que leur entrée dans le groupe s'est faite à force d'habitude. Les tournures telles qu' « il n'y avait pas de conscience à l'époque », « je n'étais pas conscient », « à ce moment-là, je ne savais pas qui j'étais », ou encore « la conscience est venue plus tard » font légion. Si on oppose traditionnellement la théorie à la pratique, on peut dire que les analyses sur les gangs se « pratiquent » depuis de nombreuses années car on assiste à la *maorisation* du gang, avec par exemple ses affiliés exécutant des *haka*, ou ses membres détenus suivant des cours d'initiation à la culture maori. Las des violences et des séjours en milieu carcéral, et face aux messages répétitifs annonçant que les gangs doivent « retourner » vers la culture maori pour remédier à leurs problèmes (alors qu'il s'agirait plutôt de se « tourner »

---

*tribes used to fight in the past* ». W. Love (éd), D. O'Shea (reporter) *New Zealand – A Gangsta's Paradise*, 2007, <<http://www.sbs.com.au/dateline/story/transcript/id/130840/n/New-Zealand-A-Gangsta-s-Paradise>>.

Dernière consultation le 10 janvier 2013.

<sup>14</sup> « *They do have this concept of aggressiveness, fearsomeness, and bravery and belligerence which are general features of Maori culture* ». « The film the Mongrel Mob didn't want you to see », *NZ Press Association*, 4 mai 2008, <<http://www.stuff.co.nz/401359/The-film-the-Mongrel-Mob-didn-t-want-you-to-see>>.

Dernière consultation le 10 janvier 2013.

<sup>15</sup> Le roman d'Alan Duff, adapté au cinéma par Lee Tamahori en 1994, donne naissance à la famille Heke. Jake, Beth, Grace, Nig, Polly et Boogie rencontrent le lot de problèmes qui rongent les Maori urbains : alcoolisme, violence, délinquance, dislocation culturelle et chômage ; si bien qu'un membre de gang interviewé le 2 mars 2010 pour les besoins de notre étude (qui a souhaité garder l'anonymat) – exprimera sa familiarité avec l'univers peint par Duff en lançant : « *L'âme des guerriers ? Tu vois, ça c'est une journée dans ma vie !* » / « *Once Were Warriors ? That's a day in my life you know* ».

vers cette culture), un nombre grandissant de représentants de gang s'en est remis à la culture traditionnelle maorie, comme force salutaire.

La thérapie culturelle reste pour le moins singulière : si la *maoritanga* est la grande responsable de ces maux, le problème est alors envisagé comme sa propre solution. En plus d'influencer le présent, l'insertion du gang – création européenne – dans le tribalisme précolonial court-circuite l'espace-temps et altère par conséquent le passé (non pas le moment antérieur en soi – ce serait absurde – mais sa réception comme récit symbolique censé expliquer le présent) pour redéfinir les coordonnées présentes. Avant de poursuivre, il convient de s'arrêter sur la notion de redéfinition, ou plutôt d'effectuer un détour théorique à propos de l'idée de changement.

Dans *Badiou, Žižek, and Political Transformations, The Cadence of Change* (2009), le philosophe américain Adrian Johnston distingue quatre types de changements selon Badiou :

- la modification
- les singularités faibles
- les singularités fortes
- l'événement.

La modification s'effectue au sein du cadre existant. Elle n'implique aucun bouleversement structurel, au même titre que les singularités faibles qui concernent les éléments nouveaux qui n'auront aucune conséquence majeure sur l'ordre en place. Les singularités fortes, quant à elles, désignent d'importantes nouveautés qui restent toutefois encore mesurables, quantifiables. Pour finir, l'événement, lui, serait une singularité forte qui ne se saurait être un simple bouleversement parmi tant d'autres. Un événement ouvre l'espace à un nouveau monde. Badiou relève dans *Logiques des mondes* (2006), qu'après l'événement, l'inexistant se voit accorder le degré d'existence le plus intense qu'il soit. Émerge alors un nouveau régime offrant une nouvelle grille de lecture des phénomènes. N'est-ce pas ce qu'il se passe lorsque le gang, création contingente souhaitant se dissocier de l'ordre socioculturel néo-zélandais, est transformé en ce qu'est et qu'a toujours été l'identité maorie ? A cet égard, la réception des gangs maori ne relève pas d'une approche historiciste évolutionniste linéaire mais bouleverse présent et passé. Il serait néanmoins préférable de faire preuve de prudence car après tout, au lieu d'affirmer un nouvel ordre en soi, pour soi et par soi, nous n'assistons jamais qu'à un « retour à la Substance » où les fondations de l'ancien-monde ne sont pas sapées mais simplement relues en termes essentialistes.

Nous touchons également ici à la démarche téléologique qui fut si souvent empruntée pour appréhender l'émergence des gangs maori. Il ne suffit pas de partir dans une quête herméneutique pour attribuer un sens à leur présence, il convient également de se demander comment l'espace où

les gangs apparaissent peut se constituer. Parce que le gang est vu comme un produit final, l'origine du phénomène, donc la migration urbaine et la perte d'identité traditionnelle, est anticipée comme sa fin. Il devient alors possible de s'adonner à la pêche aux causes, pour ainsi dire, puisque l'effet est notre point d'arrivée déjà connu. Pour le dire avec Lacan : « Il n'y a de cause que ce qui cloche ».<sup>16</sup> Une fois encore, on ne saute pas à pieds joints dans le passé comme dans la science-fiction. Le sujet est en fait pris dans le cours de l'histoire, dans une succession contingente d'événements contingents, mais plus tard, cet ancien « devenir » apparaît comme une nécessité car une fois de plus, le point de départ est anticipé comme terminus. Tel est le constat de Slavoj Žižek qui avance : « le but final ne s'inscrit pas au tout début ; les choses reçoivent leur sens après-coup ; la création soudaine d'un Ordre confère à rebours une signification au chaos précédent ».<sup>17</sup> Dans le cas des gangs maori, c'est en bouleversant le chaos passé pour arrimer ces groupes au temps précolonial, posé comme l'essence véritable de la *maoritanga*, que leur émergence devient intelligible.

## Conclusion

Tant que les gangs maori seront analysés sur un mode analogique entre le passé tribal et la Nouvelle-Zélande actuelle, aucune contingence, aucune historicité, et aucune plasticité ne sera tolérée. Mieux encore, l'identité doit être dissociée de l'identitaire : alors que l'identitaire relève du supplément de différence historico-culturel (on se dissocie d'un groupe par un jeu d'oppositions et de spécificités originaires et historiques) l'identité est ce qui, indépendamment des prédicats, revient – pour le reprendre une tournure chère au philosophe américain Saul Kripke – « dans tous les mondes possibles ».<sup>18</sup> Toute métamorphose présuppose un élément initial qui ne s'aliène pas dans le changement radical. Tout l'enjeu de la recherche sur les gangs maori est de pouvoir le déterminer sans le fossiliser dans une ontologie éternitaire de l'ethnie et de la culture.

Cela dit, plutôt que de s'attaquer à cette représentation au niveau de la vérité objective, l'imaginaire et le symbolique « forgent », pour ainsi dire, la réalité, telle que le sujet la perçoit – et c'est là l'apport de la psychanalyse. Pour le dire autrement, les gangs maori n'expriment évidemment pas la nature violente du maori – son « gène guerrier » – mais en étant vu comme un

---

<sup>16</sup> J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par J.-A. Miller. Paris : Éditions du Seuil, 1973, p.73.

<sup>17</sup> S. Žižek, *The Sublime Object of Ideology*. London, New York : Verso, 2008, p.161.

<sup>18</sup> Voir S.A. Kripke, *Naming and Necessity*. Cambridge (Massachusetts) : Harvard University Press, 1980.

mode d'expression de la *maoritanga*, l'apparition des gangs est intégrée à un ensemble cohérent structuré par une certaine continuité. Il est vrai que l'identité immanente aux gangs ou au Maori n'est pas altérée en soi par la réception du phénomène. En revanche, sa perception peut modifier les pratiques du gang, avec notamment l'inclusion de données culturelles maori aux usages des gangs, vecteur actuel de changement positif.

---

Grégory Albisson

Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse  
Laboratoire Identité Culturelle, Texte et Théâtralité (ICTT)

## Bibliographie

BADIOU, Alain, *L'être et l'événement, tome 2 : Logiques des mondes*. Paris : Éditions du Seuil, 2006.

CENTRE NATIONAL DE RESSOURCES TEXTUELLES ET LEXICALES :

< <http://www.cnrtl.fr/definition/-morphose> >. Dernière consultation le 10 janvier 2013.

ISAAC, Bruno "Tuhoe" Isaac & Bradford HAAMI, *True Red, The Life of an Ex-Mongrel Mob Gang Leader*. Pukekohe, N.Z. : True Red Copyright, 2007.

JOHNSTON, Adrian, *Badiou, Žižek, and Political Transformations, The Cadence of Change*. Northwestern University studies in Phenomenology and Existential Philosophy, 2009.

KING, Michael, *The Penguin History of New Zealand*. Auckland, N.Z. : Penguin Books, 2003.

KRIPKE, Saul A., *Naming and Necessity*. Cambridge (Massachusetts) : Harvard University Press, 1980.

LACAN, Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Paris : Éditions du Seuil, 1973.

LARUELLE, François, *Théorie générale des victimes*. Paris : Essai mille et une nuits, 2012.

LOVE, Wayne (éd.), David O'SHEA (reporter), *New Zealand – A Gangsta's Paradise*, 2007, <<http://www.sbs.com.au/dateline/story/transcript/id/130840/n/New-Zealand-A-Gangsta-s-Paradise>>. Dernière consultations le 10 janvier 2013.

METGE, Joan, *A New Maori Migration, Rural and Northern Relations in Northern New Zealand*. Melbourne, University of London : The Athlone Press, 1964.

NEWBOLD, Greg, *Crime and Deviance*. Oxford : Oxford University Press, 1992.

« The film the Mongrel Mob didn't want you to see », *NZ Press Association*, 4 mai 2008,  
< <http://www.stuff.co.nz/401359/The-film-the-Mongrel-Mob-didn-t-want-you-to-see> >.  
Dernière consultation le 10 janvier 2013.

WALKER, Ranginui, *Ka Whawhai Tonu Matou, Struggle Without End*. Auckland, N.Z. : Penguin Books, 2004.

ŽIŽEK, Slavoj, *The Sublime Object of Ideology*. London, New York : Verso, 2008.